

# Eleven A.M. (Onze heures du matin) – Poème de Joyce Carol Oates inspiré d'une peinture d'Edward Hopper

## ELEVEN A.M.

She's naked yet wearing shoes.  
Wants to think *nude*. And happy in her body.

Though it's a fleshy aging body. And her posture  
in the chair—leaning forward, arms on knees,  
staring out the window—makes her belly bulge,  
but what the hell.

What the hell, *he* isn't here.

Lived in this damn drab apartment at Third Avenue,  
Twenty-third Street, Manhattan, how many  
damn years, has to be at least fifteen. Moved to the city  
from Hackensack, needing to breathe.

She'd never looked back. Sure they called her selfish,  
cruel. What the hell, the use they'd have made of her,  
she'd be sucked dry like bone marrow.

First job was file clerk at Trinity Trust. Wasted  
three years of her young life waiting  
for R.B. to leave his wife and wouldn't you think  
a smart girl like her would know better ?

Second job also file clerk but then she'd been promoted  
to Mr. Castle's secretarial staff at Lyman Typewriters. The

least the old bastard could do for her and she'd have done a lot better except for fat-face Stella Czech.

Third job, Tvek Realtors & Insurance and she's Mr. Tvek's private secretary : *What would I do without you, my dear one ?*

As long as Tvek pays her decent. And *he* doesn't let her down like last Christmas, she'd wanted to die.

This damn room she hates. Dim-lit like a region of the soul into which light doesn't penetrate. Soft-shabby old furniture and sagging mattress like those bodies in dreams we feel but don't see. But she keeps her bed made every God-damned day, visitors or not.

*He* doesn't like disorder. *He'd* told her how he'd learned to make a proper bed in the U.S. Army in 1917.

The trick is, *he* says, you make the bed as soon as you get up.

Detaches himself from her as soon as it's over. Sticky skin, hairy legs, patches of scratchy hair on his shoulders, chest, belly. She'd like him to hold her and they could drift into sleep together but rarely this happens. Crazy wanting her, then abruptly it's over—*he's* inside his head, and *she's* inside hers.

Now this morning she's thinking God-damned bastard, this has got to be the last time. Waiting for him to call to explain why he hadn't come last night. And there's the chance he might come here before calling, which he has done more than once.

*Couldn't keep away. God, I'm crazy for you.*

She's thinking she will give the bastard ten more minutes.

She's Jo Hopper with her plain redhead's face stretched on this fleshy female's face and *he's* the artist but also

the lover and last week he came to take her  
out to Delmonico's but in this dim-lit room they'd made love  
in her bed and never got out until too late and she'd  
overheard  
him on the phone *explaining*—there's the sound of a man's voice  
*explaining to a wife* that is so callow, so craven, she's sick  
with contempt recalling. Yet *he says* he has left his family,  
he  
loves *her*.

Runs his hands over her body like a blind man trying to see.  
And  
the radiance in his face that's pitted and scarred, he needs  
her in  
the way a starving man needs food. *Die without you. Don't  
leave me.*

He'd told her it wasn't what she thought. Wasn't his family  
that kept him from loving her all he could but his life  
he'd never told anyone about in the war, in the infantry,  
in France. What crept like paralysis through him.  
Things that had happened to him, and things  
that he'd witnessed, and things that he'd perpetrated himself  
with his own hands. And she'd taken his hands and kissed them,  
and brought them against her breasts that were aching like the  
breasts of a young mother ravenous to give suck,  
and sustenance. And she said *No. That is your old life.  
I am your new life.*

She will give her new life five more minutes.

**Joyce Carol Oates.** Poème inédit publié dans *The New Yorker* du  
27 août 2012, p.44 et 45.



*Eleven*

A.M. – [Edward Hopper](#) (1882-1967), Huile sur toile, 1926

## ONZE HEURES DU MATIN

Elle est toute nue, à part les chaussures.

Aimerait se considérer comme un *nu*. Se trouver heureuse dans son corps.

Un corps pourtant trop en chair, vieillissant. Et sa position sur le fauteuil – penchée en avant, les bras sur les genoux, regardant par la fenêtre – fait ressortir son ventre, eh bien, tant pis.

Tant pis puisqu'il n'est pas là.

Elle vit dans ce foutu appart, si morne, de la 3e Avenue et de la 23e Rue, à Manhattan, depuis combien

d'années – au moins quinze ? Était venue  
de sa province, Hackensack, dans la grande ville.  
Il lui fallait respirer.

Elle n'avait jamais regretté. Certes, ils l'avaient jugée  
égoïste  
et sans cœur. Tant pis : ils se seraient tellement servis  
d'elle  
qu'ils l'auraient vidée de sa moelle.

Premier travail : classer des documents au Trinity Trust.  
Trois ans  
de sa jeune vie perdus à attendre  
que R.B. quitte sa femme, et pourtant on aurait cru  
qu'une fille éveillée comme elle aurait été moins bête.

Deuxième poste : toujours à classer, et puis promue  
au secrétariat de M. Castle – chez Lyman, Machines à écrire.  
C'était bien le moins que ce vieux salaud pouvait faire pour  
elle  
– s'en serait mieux sortie s'il n'y avait eu Stella Czech et  
sa face de vache.

Troisième poste : Tvek Immobilier et Assurances, et là,  
secrétaire particulière de M. Tvek – *Qu'est-ce que je ferais  
sans vous, ma très chère ?*

Du moment que Tvek la paye décentement. Et qu'*il*  
ne la laisse pas en plan comme à Noël dernier – elle a voulu  
mourir.

Cette foutue chambre, elle la déteste. Aussi mal éclairée  
qu'une zone  
de l'âme où nulle lumière ne pénètre. Vieux meubles  
mous et minables, matelas flasque comme ces corps qu'on sent  
en rêve  
sans les voir. Mais son lit est toujours bien fait  
quel que soit le jour, qu'elle ait de la visite ou pas.

*Il n'aime pas le désordre. Il lui avait dit comment il avait appris à faire un lit dans les règles, dans l'armée U.S. en 17.*

*Le truc, dit-il, c'est de s'occuper du lit dès qu'on se lève.*

*À peine a-t-il fini qu'il se détache d'elle. Peau poisseuse, jambes poilues, plaques de poils rêches sur ses épaules, sur sa poitrine, son ventre. Elle aimerait qu'il la serre contre lui, ils dériveraient ensemble vers le sommeil, mais ça n'arrive pas souvent. Il a les jambes qui tressaillent nerveusement et ça la dérange. Elle croit qu'il préférerait bondir loin d'elle dès qu'il a joui, ce salaud.*

*Il la veut comme un fou, et puis soudain, terminé – il est dans sa tête à lui, elle dans la sienne.*

*Maintenant, ce matin, elle se dit : Espèce de salaud, cette fois-ci, c'est la dernière. Elle attend qu'il téléphone, qu'il explique pourquoi il n'est pas venu hier soir. Elle a attendu de huit heures du soir à minuit et pendant ce temps, elle avait la nausée à force de le haïr, de se haïr elle-même et pourtant l'espoir a bondi en elle quand le téléphone a sonné. Il a dit *Inévitable, crise à la maison. Je t'aime.**

*Maintenant elle attend qu'il rappelle. Peut-être arrivera-t-il ici avant de téléphoner. Il l'a fait plus d'une fois. *J'en pouvais plus d'être loin. Bon Dieu, je suis fou de toi.**

*Dégoûtée d'elle-même, d'être si disponible. Et quand elle trempait dans son bain ce matin. Après une nuit en sueur. S'est fait jouir violemment,*

brutalement, comme si elle voulait blesser cet endroit doux et secret  
semblable à une mini-langue douée de mini-parole. Elle pense :  
Va te  
faire voir, c'est la dernière fois.\*

Dans ce tableau sombre d'Edward Hopper qui ne pouvait peindre que sa femme parce que Jo Hopper était jalouse des modèles nus,  
on ne voit pas son visage, mais c'était celui d'une fille,  
et puis il s'est alourdi et fait la moue, elle a des lèvres aussi rouges  
que du rouge à lèvres, un visage maussade de brune boudeuse encore  
sacrément belle – et ça, *il* le sait, il s'excite de voir dans la rue  
des hommes qui la suivent des yeux  
et puis ça tourne à l'aigre, et il l'accuse, *elle*.\*

Elle pense qu'elle va donner dix minutes encore à ce salaud.

C'est Jo Hopper dont le visage ordinaire de rousse s'étale sur le visage de cette femme bien en chair, et *lui* c'est l'artiste  
mais aussi l'amant. Il ne l'avait jamais vue jouir aussi violemment, aussi durement, jamais entendu son cri de chose qui s'étrangle, et pourtant la semaine dernière il était venu  
pour l'emmener dîner au Delmonico's mais ils avaient fait l'amour  
dans cette chambre mal éclairée, dans son lit, ils étaient sortis  
trop tard, et elle l'avait entendu quand il s'était *expliqué*  
au  
téléphone : la voix d'un homme *qui explique à sa femme* résonne d'immaturité, de lâcheté, ça la rend malade de mépris quand elle s'en souvient.  
Et pourtant *il* dit qu'il a quitté sa famille,

qu'il l'aime, elle.

Il fait courir ses mains sur son corps de femme comme un aveugle qui voudrait voir. Et ça rayonne sur son visage grêlé et marqué, il a besoin d'elle de la même façon qu'un affamé a besoin de manger.

*Sans toi je meurs. Ne me quitte pas.*

Un jour en cachette elle l'a vu dans la rue avec son fils cadet, maigrichon de treize ans, le père et le fils marchant d'un même pas, tellement liés qu'ils n'avaient pas besoin de parler. Partageant une humeur solitaire comme ils partagent leur visage d'oiseau de proie et leurs cheveux noirs qui descendent en V sur le front. Le fils grandira pour devenir son père, elle l'a vu et s'est sentie poignardée, humiliée, exclue.\*

Il lui a dit que ce n'était pas ce qu'elle croyait. Ce n'était pas sa famille qui l'empêchait de l'aimer tant qu'il pouvait, mais sa vie, il n'avait jamais parlé à quiconque de la guerre dans l'infanterie, en France. De ce qui se répandait en lui comme une paralysie. Des choses qui lui étaient arrivées, de celles auxquelles il avait assisté, de celles qu'il avait commises de ses propres mains. Alors elle lui avait pris les mains et les avait embrassées, les avait portées contre ses seins qui lui faisaient aussi mal que ceux d'une jeune mère avide d'allaiter et de nourrir. Et elle avait dit *Non. Ça, c'est ta vie d'autrefois.*



*Ta nouvelle vie, c'est moi.*

Elle va lui donner encore cinq minutes, à sa nouvelle vie.

[Joyce Carol Oates](#), in *Télérama hors-série* n° 180, octobre 2012.

Poème complet traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Vanderkinder.

\* *Strophes non publiées dans [The New-Yorker](#).*

**Clefs : adultère | couple | sexe | solitude | engrenage |  
artiste new-yorkais | peintre américain | estampe | réalisme  
américain | poète new-yorkaise | poetry**